

ANIMATION SUR LA MARCHÉ D'UN POINT DE VUE PHILOSOPHIQUE

Noëlle DELBRASSINE

Animation créée à la demande d'enseignant.e.s de l'école secondaire catholique de Huy, dans le cadre d'une retraite itinérante. Animation de 2h pour 14 élèves de rhétos et leurs 3 accompagnateur.trice.s, proposée le 5 octobre 2023 par Noëlle Delbrassine, pour PhiloCité ASBL.

Principales sources : *Comment marchent les philosophes* de Roger-Pol Droit ; le Hors-série n°34 du Philosophie Magazine « Marcher avec les philosophes » ; Thoreau *Marche* et Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, Carnets du Nord, 2009 et Wikipédia / Universalis / Larousse pour se faire une idée du sens courant associé aux diverses marches.

Souvent, la philosophie aime l'abstraction. Elle aime penser à la pensée. Mais elle peut aussi s'intéresser à des choses très concrètes comme la marche. Elle peut le faire de façon assez abstraite, comme le philosophe français Roger-Pol Droit qui s'intéresse au mouvement de balancier qu'implique la marche – constant déséquilibre rattrapé par l'autre jambe. Il compare ainsi la marche au **mouvement de la pensée philosophique** qui, elle aussi, devrait chercher le déséquilibre plutôt que la stabilité, ne pas s'ancrer les deux pieds dans la certitude mais plutôt alimenter le mouvement des idées, de la pensée. À cet égard, dit-il, l'acte de parler ressemble lui aussi de près à celui de marcher : « Nos phrases marchent », autant que « nos pensées marchent » (R.-P. Droit, *Comment marchent les philosophes*, Paulsen, 2016). D'où l'idée majeure de son ouvrage *Comment marchent les philosophes* : celle d'explorer les philosophes et leurs idées sous l'angle de cette chute perpétuellement évitée¹.

Mais... en un sens, tout ceci reste assez abstrait pour un contexte comme le nôtre, celui d'une retraite itinérante. J'ai donc cherché à m'éloigner des pensées trop métaphoriques ou spéculatives pour trouver à interroger, avec vous, la marche dans ce qu'elle a de concret, à savoir : la *manière* dont on la pratique, les *raisons* pour lesquelles on la pratique, et enfin les *lieux* où on la pratique. **Comment, pourquoi et où marche-t-on ?** Trois questions simples qu'on se pose sans doute trop peu et qui permettent d'élargir notre compréhension de cette activité millénaire qu'est la marche. Car, comme le dit le philosophe français Frédéric Gros, j'aime à croire qu'« il y a des styles de marche qui correspondent à des philosophies et à des propositions d'existence différentes »².

Avec ces trois questions, nous entamons un **travail de conceptualisation** – compétence clé pour la discipline philosophique qui tend toujours à interroger les évidences, les expressions et les pensées, des plus communes aux plus techniques. De surcroît, la marche est une thématique sur laquelle on a tous quelque chose à dire, qu'on la pratique régulièrement ou pas, diversement ou pas. Bien des éloges lui ont été consacrés : au grand dam d'Achille et du Lièvre, c'est la tortue qui a le beau rôle. Aujourd'hui encore, elle est très pratiquée – les contre-coups de la pandémie du covid et de ses confinements, l'accélération de la vie et les inquiétudes climatiques sont autant de raisons qui poussent les individus hors de leur maison. Le succès de la chanson « Quand je marche » de Ben Mazué n'a pas manqué de confirmer l'entrain associé à cette activité pourtant si simple qu'est la marche.

Mais trêve de bavardage, passons aux **exercices**. Dans un premier temps (5 min³), j'aimerais que nous listions ensemble un maximum de marches différentes (manières de marcher, types de marcheurs, lieux et raisons de marcher). Dans un second temps (+20min) : par sous-groupes, vous piocherez 3-4 cartes de marcheurs⁴ au sujet desquelles vous devrez répondre aux trois questions qui nous occupent, « comment, pourquoi – ou pour quoi - et où ces marcheurs marchent-ils ? ». Très peu de choses se trouvent inscrites sur ces cartes, à peine un titre et une petite illustration, car je compte sur vous pour compléter leur signification, leur contenu, leurs nuances. Aidez-vous en comparant vos cartes entre elles,

¹ Cf. Compte-rendu de Victorine De Oliveira pour Philosophie Magazine (octobre 2016). En ligne : <https://www.philomag.com/livres/comment-marchent-les-philosophes>

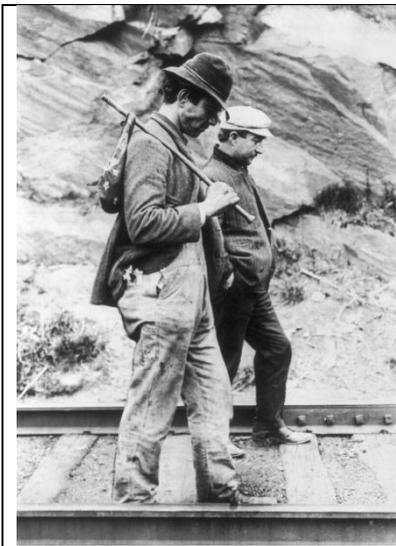
² Hors-série n°34 Philosophie Magazine « Marcher avec les philosophes ». Interview de Frédéric Gros.

³ Il convient, avant cela, de rappeler brièvement les règles de communication constructive et bienveillante pour une bonne discussion philo (écoute d'autrui, on ne coupe pas la parole, on ne juge pas celle d'autrui, on ne se moque pas, il n'y a pas en soi de mauvaise réponse : le tout est de discuter, argumenter, accepter de nuancer sa pensée si les arguments sont valables, savoir reconnaître la subjectivité de son avis, le cas échéant, etc.).

⁴ En plus de cette fiche servant de support à l'animateur ou à l'animatrice, ce jeu de cartes est disponible en PDF. Nous vous invitons à compléter ce jeu par vos propres cartes de marcheurs car, bien évidemment, de nombreuses façons de marcher peuvent encore être envisagées. Nous ne proposons ici qu'une sélection de 15 types de marche(ur)s.

en pensant à d'autres cartes possibles, en pensant à vos propres expériences de marche. Je passerai dans les différents sous-groupes pour vous accompagner dans cette réflexion. Après une vingtaine de minutes, nous reviendrons en groupe complet et tenterons de faire le point sur toutes les cartes – pensez donc à désigner dans chaque sous-groupe un ou plusieurs rapporteurs. Le retour et la discussion en groupe complet constitue le 3^e temps de l'animation [l'animateur ou l'animatrice doit y consacrer un large temps car les échanges sont importants et les retours peuvent être plutôt longs, il faut néanmoins veiller à préserver +10min de conclusion et/ou retour sur expérience]. Chaque sous-groupe présentera aux autres les différents types de marcheurs qu'ils et elles ont piochés et les tentatives de réponses qu'ils et elles ont esquissées pour les questions : où, comment et pourquoi marchent-ils ? Nous verrons alors ensemble si certaines réponses peuvent être complétées, discutées, nuancées. En complément de ces analyses, l'animateur ou l'animatrice peut proposer quelques anecdotes et exemples issus de l'Histoire de la philosophie car – faut-il le souligner – l'image du philosophe enfermé dans sa tour d'ivoire est loin d'être réaliste et unanime. Ce support d'animation vous propose plusieurs anecdotes de ce type. Libre à vous d'en trouver de nouvelles !

Catégories de marche(ur)s : 1. Vagabonds, 2. seniors randonneurs, 3. zombies, 4. promeneur invétéré, 5. marche politique, 6. pèlerinage, 7. goum, 8. flâneur, 9. grimpeur, 10. explorateur, 11. Faire les cents pas, 12. marche blanche, 13. fugue, 14. work-padder, 15. coureur.



LE VAGABOND (Hobo à la Charlie Winston)

Dans le dictionnaire du CNRTL, le **vagabond** est « Celui, celle qui se déplace sans cesse, qui mène une vie nomade, errante ; Celui, celle qui, par goût ou par nécessité, se déplace, voyage ; Celui, celle qui mène une vie sans ordre, sans but, qui ne se fixe pas sur un projet, une idée. ; Celui, celle qui se déplace beaucoup, qui voyage, qui migre ; [C'est un mot qui désigne] les personnes ou les animaux qui mènent une vie errante, qui se déplacent sans cesse ». Aux yeux de la loi (du moins dans le temps !), c'est aussi parfois un délit⁵ : on rejoint ici le mode de marche qu'est la fugue car on qualifie de vagabond l'enfant, le mineur qui fugue. Celui « qui fait l'école buissonnière, qui fait des fugues, qui rompt les liens familiaux et sociaux pour errer seul ou avec une bande organisée » (cf. carte fugue).

Exemple philo : on peut considérer que **Rousseau** (philosophe genevois du 18^e s., représentant des Lumières) a vécu longtemps comme un vagabond. Il a beaucoup voyagé à pied pendant toute sa vie – les autres moyens de locomotion étant coûteux et peu développés. Orphelin de mère et délaissé par son père, il est très vite devenu un marcheur quotidien et solitaire, qui a été contraint de vivre sans attache. Censuré ici, poursuivi là-bas, il a longtemps cherché sa patrie – entre la Suisse de Genève dont il vient, la France qui l'a accueillie et chassée tout à la fois, mais aussi l'Angleterre où il chercha refuge sans succès. Il n'a jamais vraiment trouvé sa place, si ce n'est peut-être dans la Nature qu'il chérit et dont il fait l'éloge notamment dans ses *Rêveries du promeneur solitaire*. Vie ambulante, marcheur quotidien et solitaire sans attache et amoureux de la liberté. Jouir de la solitude, s'identifier à la nature telles ont été ses compensations, les bienfaits qu'il a su tirer du vagabondage dont il a fait preuve presque toute sa vie durant. Il fait partie de ces philosophes qui estiment que la nature et l'air libre aident à bien penser et considérera même que la forêt était son vrai cabinet de travail (notamment pour le *2nd Discours*, quête du premier homme). Rousseau nous donne l'exemple d'un vagabond plutôt heureux de l'être.

⁵ Tout ouvrier qui voyagerait sans être muni d'un livret ainsi visé sera réputé vagabond, et pourra être arrêté et puni comme tel (Arrêté instituant le livret ouvrier, 1803ds Doc. hist. contemp., p. 116). Il ne connaissait pas trop ses droits, mais il n'ignorait pas que, sans papiers et sans domicile, il n'était qu'un vagabond pour la police (ARAGON, *Beaux quart.*, 1936, p. 354).

	<p>On peut néanmoins dresser plusieurs <u>dérives potentielles</u> à ce modèle du vagabond : le philosophe moraliste Pascal Bruckner parle notamment de la mendicité, des sans-abris qui sont atteints de ce qu'il nomme la « dromomanie » - la manie de toujours errer, le « besoin irrésistible de se déplacer sans utilité » – ce vagabondage pathologique qui les pousse à errer dans les allées, trimbalant toute leur vie dans un caddie ou un sac de course, dans l'espoir d'obtenir un peu d'argent, ou mieux, une raison de ne plus errer, un chemin à suivre et dans lequel se reconstruire une vie, des objectifs. Ce type d'errance se rapproche peut-être aussi de l'<i>holzwege</i>⁶, concept allemand associé au philosophe allemand Heidegger qui désigne une impasse, un sentier perdu, un chemin qui ne mène nulle part.</p> <p>Dans la <u>culture populaire</u>, on peut penser au Hobo de Charlie Winston. "I've never yearned for anybody's fortune. The less I have the more I am a happy man (...) Like a hobo from a broken home Nothing's gonna stop me". "Hobo" est régulièrement traduit par "vagabond".</p>
	<p>LES SENIORS RANDONNEURS</p> <p>Il y a énormément de clubs, de marches organisées, d'associations qui organisent et prônent les bienfaits de la marche pour les seniors. Cela fonctionne tant et si bien que tout un chacun a déjà croisé au moins une fois dans sa vie un groupe de seniors randonneurs, souvent munis de bâtons de marche nordique et de veste sans manche matelassée ou criblées de poches. Pour le philosophe Pascal Bruckner, il s'agit là d'une autre forme pathologie de la locomotion. Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui peut bien pousser ces marcheurs à arpenter les rues, les forêts, les montagnes ? Pourquoi, comment et où marchent-ils ? Ils privilégient souvent les campagnes et les chemins balisés et se reconnaissent à leur équipement (bâtons, sacs, accoutrement tout droit tiré du rayon randonnée de chez Decathlon). Mais pourquoi marchent-ils donc ? Est-ce une figure nouvelle de notre modernité ? Que faisaient les seniors auparavant ? On peut trouver quelques éléments de réponses si on se penche sur la question de la pension, des loisirs spécialisés, des progrès en matière de médecine et de santé qui engendrent une augmentation de la longévité. On peut aussi s'intéresser aux idéologies contemporaines favorisant la rentabilisation du temps libre, la vie active et non oisive... Les pistes sont multiples et l'Histoire de la notion de « vieillesse » a sans doute beaucoup à nous apprendre !</p> <p>Selon Pascal Bruckner : « Les seniors [sont] pressés de rattraper tous les pas qu'ils ont raté dans leur vie, se harnach[e]nt comme des alpinistes pour prendre d'assaut les avenues et les parcs de nos villes avec des bâtons de marche nordique, des sacs à dos, presque encordés comme s'ils allaient gravir le Mont blanc. Le vieux moderne marche, court et voyage, c'est un retraité qui connaît une post-adolescence effrénée à l'âge où ses parents ou grands-parents étaient déjà séniles ou grabataires. Nos rues sont pleines de ces aventuriers aux cheveux gris ou blancs, déguisés en baroudeurs de</p>

⁶ « Le titre du présent recueil est *Holzwege*. Ce titre allemand est très ambigu. Si, en effet, le sens premier de *Holzweg* est bien celui d'une piste qui s'enfonce en forêt, il existe un sens dérivé - qui a d'ailleurs totalement éclipsé, dans l'usage allemand, le sens premier - et ce sens dérivé est celui de "faux chemin", de "sentier perdu". L'Allemand qui lit le titre *Holzwege* comprend "impasses", "fausses routes". Le *Holzweg* est un **CHEMIN QUI NE MENE NULLE PART. C'est un non-chemin**. Qu'est-ce donc qu'un *Holzweg*? C'est la piste que laisse à l'orée du bois, le bois que le bûcheron en ramène. Cette piste n'aboutit effectivement à rien, puisqu'elle s'arrête brusquement dans la forêt. Le *Holz*, dans *Holzweg*, signifie la forêt (...). Alors que les chemins sont là pour ne pas s'arrêter à la forêt, soit en la traversant, soit en la contournant, le *Holzweg* s'y perd. On comprend que tous ceux pour qui la forêt est un obstacle dans la progression de place en place, les voyageurs, les marchands craignent par-dessus tout de s'engager sur un *Holzweg* où ils ne peuvent que s'égarer. Mais ceux qui se soucient de la forêt, ceux qui l'ont choisie pour leur emplacement? Ceux-là ne s'égareront pas quand ils empruntent le *Holzweg*, car il les conduit tout droit au lieu de leur travail, au cœur de la forêt. ». Martin Heidegger, Chemins qui ne mènent nulle part. Note préliminaire de François Fédier à l'éd. de 1962.

	<p>l'asphalte, avides de mordre l'existence à pleines dents, une dernière fois, avant l'abîme »⁷. On peut donc associer cette marche à une lutte contre le vieillissement mais elle peut être aussi une forme de lutte contre la solitude et l'ennui car ces marches se font très souvent en groupe.</p> <p><u>Exemple philo</u> : pour le coup, il me semble que le modèle du senior randonneur est relativement récent. Je n'ai donc pas véritablement trouvé d'exemple de philosophe pour ce modèle dans l'Histoire de la philosophie mais peut-être suffirait-il d'observer un vieux philosophe contemporain pour le voir s'emparer de ses bâtons de marche 😊</p>
	<p>Les Zombies (WALKING DEAD)</p> <p>Étrange marcheur, n'est-ce pas ? Puisqu'ils sont censés être au moins à moitié mort, pourquoi ne restent-ils pas statiques ? Qu'est-ce qui les pousse à se lever ainsi et à arpenter les rues ? Qu'est-ce qui les meut au sens premier ? Que cherchent-ils ? Où le cherchent-ils ? Et comment qualifier leur démarche si étrange ?</p> <p>Pascal Bruckner poursuit son analyse des pathologies de la locomotion en considérant que les zombies symbolisent la marche comme malédiction. Il écrit ceci : « Les Walkers sont des zombies condamnés à tourner en rond pour l'éternité, affamés de chair fraîche, humaine ou animale, jusqu'à ce qu'on les tue une seconde fois et pour de bon »⁸. Il compare ces morts-vivants au mythe du Juif errant, un mythe inspiré de la bible et maintes fois repris, modifié.</p> <p>« Le Juif errant est un personnage légendaire dont les origines remontent à l'Europe médiévale et qui ne peut pas perdre la vie, car il a perdu la mort : il erre donc dans le monde entier et apparaît de temps en temps », nous renseigne Wikipédia. On considère aussi souvent qu'il était cordonnier et avait été condamné à l'errance perpétuelle pour avoir refusé un instant de repos au Christ portant la croix. En conséquence de cela, il parcourt le monde, son corps se renouvelant sans cesse, à l'image de ses cinq sous qui réapparaissent constamment au fond de sa bourse. Comme le souligne l'encyclopédie Universalis, cette variante obéit plus que l'autre aux critères formels d'un mythe, comme la critère de la redondance avec l'élément « régénération ».</p> <p>Dans le registre des séries télévisées, on peut évoquer l'exemple des Marcheurs blancs qui correspondent assez bien à ce type de marcheur. Dans le domaine musical, le hit <i>Thriller</i> de Michael Jackson met aussi en scène ces créatures ambulantes ("Night creatures call. And the dead start to walk in their masquerade. There's no escaping the jaws of the alien this time (they're open wide). This is the end of your life, ooh... Creatures crawl in search of blood") alors que la chanson "Zombies" des Cranberries, semble accorder moins d'importance au mode de déambulation qu'à la destruction ou la violence dont ces créatures sont capables.</p>

⁷ Hors-série n°34 Philosophie Magazine « Marcher avec les philosophes ». Entretien avec Pascal Bruckner.

⁸ *Ibid.*



LE PROMENEUR INVETERE

Toujours les **mêmes sentiers**, souvent les **mêmes horaires**. Ce type de promeneur peut être solitaire ou non, accompagné d'autres humains ou d'un chien. Dans ce dernier cas, bien souvent, le chien est alors la raison même de la marche : il faut bien le sortir un peu. Par manque d'inspiration, par habitude, par confort, ce sont souvent les mêmes trajets qui se répètent. On peut aussi penser aux marcheurs du confinement : celles et ceux qui sortaient aux heures creuses pour s'aérer sur des sentiers peu fréquentés, où ils et elles ne se feraient pas remarquer et ne croiseraient personne. On devient tous par moment ce type de marcheur : sur le chemin de l'école, du travail, du supermarché, pendant la balade du dimanche. On pourrait considérer comme une dérive pathologique cette manière de promener si elle devient purement mécanique. Si elle devient si routinière qu'elle devient dénuée de tout plaisir, de toute conscience de marcher (mais quels effets peut-on tirer de cela ? La question n'est pas inintéressante).

Exemples philo : **Kant** (18^e s., philosophe allemand), le marcheur quotidien et ritualiste. Il faisait tous les jours à la même heure la même promenade. On prétendait pouvoir régler sa montre sur son passage, dans les rues de Königsberg. Cette balade était si connue qu'on la nomme encore aujourd'hui l'Allée du philosophe. De la même manière, on peut citer **Einstein** (physicien théoricien allemand du 20^e s.) qui faisait toujours les jours son trajet vers le travail à pied, lorsqu'il travaillait à Princeton. Un tracé « travail » - « domicile » et retour, d'abord solitaire puis avec son collègue Gödel. 1h le matin, 1h le soir, pour le plaisir du grand air, du temps long mais aussi celui de la conversation et de la compagnie.

De nos jours, nombreux sont les travailleurs qui regrettent d'habiter trop près de leur lieu de travail : le trajet, hélas souvent trop peu pédestre, se révèle alors comme un moment tampon pour sortir du travail et « décrocher », s'apprêter à retrouver la vie familiale, le foyer, les loisirs, etc. Une trop grande proximité géographique entre lieu de travail et lieu de vie révèle alors les potentiels bienfaits du trajet, de la distance, du temps long – dont la marche sait se saisir.



Marche POLITIQUE (ou marche engagée)

Idem Gandhi, Martin Luther King, femmes au XXe, manifestation.

Pour mieux comprendre ce type de marche, rien de tel que de citer quelques exemples. On peut bien sûr penser au très célèbre Mohandas Karamchand **Gandhi** qui lança une marche militante (de groupe toujours plus grands) de 26 jours organisée par le Congrès national indien, partant de Porbandar et allant jusqu'à l'océan Indien. On appelle cette marche politique La Marche du Sel (1930) : « Gandhi s'avance dans l'eau et recueille dans ses mains un peu de sel. Par ce geste dérisoire et hautement symbolique, il encourage ses compatriotes à mettre fin au monopole de l'État britannique sur la distribution du sel. Ce monopole obligeait tous les consommateurs indiens, y compris les plus pauvres, à payer un impôt sur le sel et leur interdisait d'en récolter et d'en vendre eux-mêmes. L'occupant britannique avait même construit de vastes barrières pour prévenir l'activité illicite de faux-sauniers » (Wikipédia). Cette marche s'inscrit dans la lignée de ce que Thoreau (philosophe et naturaliste américain du XIXe s.) a appelé la désobéissance civile – de façon non-violente mais engagée, l'ordre établi est remis en question. On œuvre en faveur d'une désobéissance civile.

Martin **Luther King** et la Marche sur Washington pour l'emploi et la liberté (en août 1963) s'inscrivent aussi dans ces marches politiques, pacifistes : c'est une marche politique en Alabama pour protester contre le racisme et l'assassinat d'un militant. Peu de temps après, Martin Luther King fera son fameux discours « I have a dream » et deviendra Prix Nobel de la paix (1964) pour son engagement non-violent contre la ségrégation raciale.

Attention il y a des marches politiques pour la paix, comme celles-ci, mais d'autres se font pour la guerre ou l'oppression. On peut citer l'exemple de la Marche sur Rome de **Mussolini**. « Marche paramilitaire menée par les faisceaux italiens de Mussolini vers la capitale de l'Italie le 27 octobre 1922, ayant pour but en premier lieu d'impressionner le gouvernement libéral alors encore en place et de faire pression sur la classe politique » (Wikipédia).

Question à soulever : une marche politique peut-elle se faire seul.e ? Faut-il forcément être en groupe ? Une marche peut tout à fait être solitaire et engagée sur le plan politique. Ex : **Thoreau** et ses marches quotidiennes mais solitaires sur un périmètre restreint mais sauvage (Wild), dans l'idée de s'opposer au monde capitaliste marchand pour rejoindre la nature, laisser derrière soi le superflu, la propriété. Il a fait parler de lui et a su faire entendre sa voix aux politiques. Sa marche solitaire et non-urbaine est devenue un symbole de marche à portée politique – sans le secours du groupe ni l'envahissement des places publiques.

Autre question : **les hommes et les femmes** sont-ils égaux/égales en termes de marche ? Rien que le fait que les femmes se soient mises à marcher peut en quelque sorte constituer une révolution politique si on se penche sur l'Histoire : de fait, dans le temps, les femmes qui marchaient avaient mauvaises réputations (il s'agissait de mendiante, de prostituées, des vagabondes sans vertu, de diseuse de bonne aventure ou autres « sorcières »). La noblesse allait en effet de pair avec une vie statique qui se traduisait jusque dans la mode (corset, talons, crinolines, et autres vêtements encombrants, engonçants et inadaptés à la marche). Il fallut atteindre bien des siècles pour que les femmes aient accès à la marche sans que leur réputation en pâtisse.

Et, de nos jours, est-ce que ça a changé ? La femme est-elle aussi libre que l'homme quand elle marche ? Prenons le cas de la marche en ville et des risques de **harcèlement de rue** – même « bénins ». Selon l'écrivaine Nancy Huston, la femme subit un constant rappel au corps (regard qui matérialise, instrumentalise), il lui est donc (plus) difficile d'expérimenter le fait de se vivre comme pur esprit, objectif pourtant fréquemment associé à la marche, aux dires des marcheurs⁹.

⁹ Article de Nancy Huston dans le hors-série de Philosophie Magazine.



PELERINAGE ou marche religieuse

Définition du CNRTL : Voyage individuel ou collectif effectué dans un lieu saint à des fins religieuses et dans un esprit de dévotion.

Exemples : Pèlerinage chrétien de Chartres ; St. Jacques de Compostelle, marche vers la Mecque (dans toutes les religions : chrétiennes, bouddhistes, musulmanes, japonaises, hindoues, etc.).

On peut rapprocher ce type de marche des marches « engagées » et même conquérantes que sont les croisades du Moyen-âge (dès 1095) : « Les **croisades** se définissent au départ comme des pèlerinages armés, décidés par le pape. Elles visent à gagner les lieux saints du catholicisme et à en chasser par la force les croyants d'autres religions - généralement des musulmans » (géo.fr). À l'époque, religion et politique étaient intimement liées.

On peut lier ce type de marche, à nouveau bien que de façon lointaine, à **Thoreau**, notre philosophe américain adepte de marche et de désobéissance civile. De fait, il considérait que marcher dans la Nature revenait à faire une expérience quasiment religieuse au sens où la Nature serait la seule religion véritable. Il utilise le terme anglais *The Wild*, parfois même avec une majuscule, comme on l'entend aussi dans le film *Into The Wild* où la Nature est le lieu d'une expérience fortement spirituelle, voire religieuse. Thoreau considérait que ses balades relevaient du « sauntering », une manière de renouer avec la nature comme si elle seule pouvait faire « religion ».

On peut enfin évoquer le récent ouvrage du romancier **Eric-Emmanuel Schmidt** (dramaturge romancier franco-belge du 21^e), *Le Défi de Jérusalem* (avril 2023) qui raconte son pèlerinage d'un mois en Terre sainte. Il y parle de voyage et de son rapport à la marche, activité structurante et oxygénante.



MARCHEUR DU DESERT / GOUM

Définition Wikipédia : « Un goum est une grande semaine de marche, dans des endroits déserts, le plus souvent au printemps ou en été. Elle se fait en 7 jours sur 150 km, soit environ 5 à 7h de marche par jour, et en autonomie, avec sac à dos ».

Le **premier goum** est d'inspiration catholique (on peut donc le rapprocher, lui aussi, d'une marche religieuse, d'un pèlerinage), il eut lieu pendant 8 jours, en 1969, avec Michel Menu, ingénieur et auteur français.

On peut aussi citer **Isabelle Eberhardt** (exploratrice et écrivaine suisse, 19^e s.), dont on parlera encore à l'occasion d'un autre type de marche (carte de l'explorateur). Elle a passé une large partie de sa courte vie à explorer le désert du Sahara et l'Algérie et est morte noyée à vingt-sept ans dans la crue d'un oued en plein désert. Elle a fait le récit de son goum dans l'ouvrage *Au Pays des Sables*.

Le goum peut également rappeler l'épisode biblique de La **tentation du Christ** (ou *les tentations*, au pluriel), épisode de la vie de Jésus de Nazareth qui relate le séjour de Jésus dans le désert et sa tentation par le Diable¹⁰. Le

¹⁰ Détails sur ces tentations : Dans Mt 4 aux versets 1-11, c'est le Diable qui tente Jésus, après quarante jours de jeûne. Trois suggestions lui sont faites : transformer des pierres en pain, pour calmer sa faim ; se jeter du sommet du Temple de Jérusalem (pour voir si Dieu le protège et retient sa chute) ; s'incliner et se prosterner devant le Diable pour obtenir le pouvoir sur tous les royaumes du monde. Jésus refuse à chaque fois en citant un passage du livre du Deutéronome. Le Diable le quitte alors et des anges viennent le servir. (Wikipédia).

	<p>désert apparaît comme le lieu d'une expérience intense, difficilement descriptible quand on ne l'a pas vécu. L'espace pousse l'individu dans ses retranchements mentaux et physiques. C'est le lieu même qui devient moteur d'une réflexion.</p> <p>Pour cette raison, il est logiquement difficile d'en parler sans l'avoir vécu. Ainsi semble-t-il légitime de ne pas en dire trop. Restent néanmoins des questions : pourquoi chercher ces paysages ? quel est l'effet recherché ? et l'effet ressenti, de quoi peut-il bien avoir l'air ? C'est un mode de marche absolument ancien mais qui jouit aujourd'hui d'un tout nouvel intérêt : beaucoup de touristes font appel à des « goumiers » pour préparer de tels séjours. Ça a aujourd'hui quelque chose de très touristique, et peut-être moins spirituel qu'auparavant... mais Dieu sait ce qui se passe dans le désert !</p> <p>Dans la culture pop, on peut penser à la chanson de Gérald De Palmas : <i>Une seule vie</i> sous-titrée <i>Marcher dans le sable</i>. Ou, plus ciblé, celle de Jean-Patrick Capdevielle, <i>Quand t'es dans le désert</i>. Mais la portée spirituelle est peut-être quelque peu réduite... 😊</p>
	<p>LE FLÂNEUR</p> <p>On pourrait facilement confondre les figures du flâneur et du vagabond. Mais en réalité, le premier se distingue du second par son attitude et par ses lieux de marche privilégiés. Le flâneur est aussi une figure de marcheur résolument moderne, estime-t-on souvent. Plusieurs tentatives de définitions peuvent être explorées :</p> <p>« L'activité du flâneur consiste principalement à se balader et à traîner, à scruter les environs, mais également à analyser la modernité dans une perspective critique. (...) Pour d'autres auteurs, comme A. Giddens (1991), le flâneur est le symbole de l'anonymat de l'espace urbain postmoderne. Mais le flâneur pourrait aussi être l'homo aestheticus, qui dépasse l'homo oeconomicus (Maffesoli, 1985) ; l'homo ludens, symbole du narcissisme et de l'hédonisme (Sennett, 1990). [Par ailleurs] Le flâneur et l'activité de la flânerie sont souvent associés à la production de textes particuliers »¹¹.</p> <p>On peut aussi distinguer le flâneur d'autres figures similaires : celle du dandy et du touriste : « Bien que l'idée du flâneur soit avant tout associée à la vie des poètes, artistes et intellectuels qui se promènent dans la ville dans le but de l'interpréter, la flânerie comme activité rappelle une myriade de figures qui peuplent l'espace urbain. Malgré quelques différences, le flâneur est assez proche du dandy et du touriste. Dans sa relation avec la foule, le dandy est plus intéressé par le fait d'être regardé qu'il n'accorde d'intérêt à l'observation [flâneur]. Disposant d'un temps restreint et de peu d'opportunités, le touriste est pour sa part davantage curieux d'explorer la ville mais il est également détaché de la foule. Le flâneur, au contraire, tend bien davantage à entretenir une sorte d'interaction avec la foule, ou au moins à réduire les distances. En pratique, le flâneur, comme le Baudelaire des <i>Fleurs du mal</i>, se mêle à la foule anonyme et ajuste ses mouvements à ceux des personnes qui habitent les lieux. Il s'agit d'une proximité physique, d'un corps-à-corps, et, par certains aspects, d'une rencontre intellectuelle</p>

¹¹ G. NUVOLATI, « Le flâneur dans l'espace urbain » in *Corps urbains*, 70, 2009. En ligne : <https://journals.openedition.org/gc/2167> (consulté le 07/10/23).

qui se fonde sur l'expérience commune de la vie quotidienne dans l'amalgame métropolitain, et ce même si le flâneur finit toujours par récupérer son individualité, son statut d'observateur »¹².

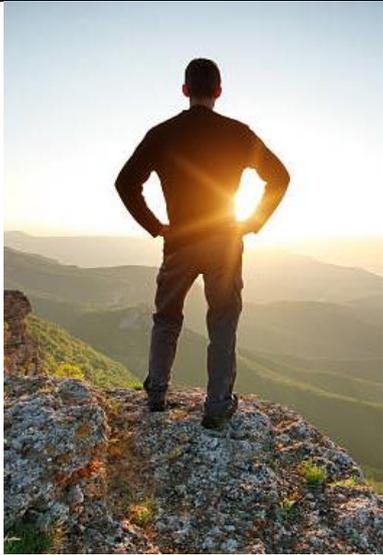
On peut aussi se référer aux textes de **Baudelaire** (poète français du 19^e s.) lui-même qui a beaucoup écrit sur et inspiré cette figure du flâneur : « Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde, tels sont quelques-uns des moindres plaisirs de ces esprits indépendants, passionnés, impartiaux, que la langue ne peut que maladroitement définir. L'observateur est un prince qui jouit partout de son incognito. (...). Ainsi l'amoureux de la vie universelle entre dans la foule comme dans un immense réservoir d'électricité. On peut aussi le comparer, lui, à un miroir aussi immense que cette foule ; à un kaléidoscope doué de conscience, qui, à chacun de ses mouvements, représente la vie multiple et la grâce mouvante de tous les éléments de la vie. C'est un moi insatiable du non-moi, qui, à chaque instant, le rend et l'exprime en images plus vivantes que la vie elle-même, toujours instable et fugitive. » — III. - L'artiste, homme du monde, homme des foules et enfant.

Cette figure du flâneur sera largement reprise par le philosophe allemand Walter **Benjamin** (philosophe allemand du XX^e s.). Initié par sa lecture de Baudelaire, Benjamin définit le flâneur comme un promeneur anonyme et oisif des grandes villes (Naples, Moscou, Paris) qui aime à se perdre dans la foule, à observer les passages, à regarder le capitalisme s'étendre sans l'alimenter (c'est comme une sorte de lèche-vitrine de la vie citadine). Cependant, selon lui, l'attitude du flâneur doit être perçue comme une attitude de subversion, puisqu'il observe avec distance le capitalisme mais souhaite échapper au culte de la consommation – précisément, en se mêlant sans s'identifier, en observant sans intervenir.

Dans la culture populaire, on peut penser à la chanson « Les passantes » de G. **Brassens** : « Je veux dédier ce poème à toutes les femmes qu'on aime pendant quelques instants secrets. À celles qu'on connaît à peine, qu'un destin différent entraîne et qu'on ne retrouve jamais. À celle qu'on voit apparaître, une seconde à sa fenêtre et qui, preste, s'évanouit » (encore une chanson d'un marcheur – le flâneur – sur d'autres marcheurs, si variés puissent-ils être dans le monde urbain).

Cette même chanson peut d'ailleurs rappeler le poème de **Baudelaire** sur le même sujet : « à une passante » (« La rue assourdissante autour de moi hurlait. Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse. Une femme passa, d'une main fastueuse soulevant, balançant le feston et l'ourlet ; agile et noble, avec sa jambe de statue. Moi, je buvais, crispé comme un extravagant. Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan, la douceur qui fascine et le plaisir qui tue. Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté... »).

¹² *Idem.*



LE GRIMPEUR

Nietzsche, Rousseau.

On est aujourd'hui à la mode de la grimpe et de l'escalade, de l'ascension. Ce loisir jouit d'un véritable regain d'intérêts ces dernières années. Jusque dans le YouTube Game, on voit le jeune **Inoxtag** se préparer à l'ascension de l'Everest (à laquelle il s'est d'ailleurs préparé en grimpant au sommet du Mont Blanc). Qu'est-ce donc que cette volonté de gagner les sommets par la voie usante de la marche ? Comment marche un grimpeur, que cherche-t-il ? Si le lieu de ces randonnées est clair (il faut que ça grimpe !), si le matériel utile est bien connu (cordées et piolets, mousquetons pour les plus aguerris ou simples chaussures à crampons pour les autres), les raisons de cette marche restent à interroger.

Exemples philo : **Nietzsche** est un philosophe allemand du XIXe siècle. De santé fragile, il a toujours cherché la qualité du grand air des sommets. Sentiers de montagnes et modèle de l'ascension sont ses maîtres mots en matière de marche : il la présente comme un effort à surmonter pour obtenir une récompense, dépassement. Alpes suisses, sud-est de la France sont ces principaux terrains. En plus du bienfait physique, on peut également s'interroger sur l'amélioration de la qualité de la pensée par le mouvement et l'air frais. La position de surplomb, quant à elle, n'est pas non plus indifférente pour le grimpeur.

À cet égard, on ne peut résister à l'envie de citer **Rousseau** : « C'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser: tous les désirs trop vifs s'émeussent; ils perdent cette pointe aigüe qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce, et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que des bains de l'air salubre et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale ».

Communément, on dit souvent que l'ascension revêt aussi un **côté spirituel** : de fait, elle nous rapprocherait du Ciel, de Dieu, nous éloignerait des tracés de la vie quotidienne pour nous placer en posture de surplomb et, « replacer nos problèmes dans le cosmos ».



L'EXPLORATEUR

Sven Hedin (explorateur et topographe suédois, des 19^e/20^e s.) : voyageur explorateur du désert d'Asie, il marchait pour réaliser et compléter ses cartes géographiques. Il avait la volonté de combler les « blancs » des cartes de l'époque. À ses dires, ces explorations étaient un saturé de spiritualité, une expérience de l'infini énergisante, d'une plénitude presque angoissante. « Dans son expédition de 1899-1902, il découvre les ruines de plusieurs cités de la Chine orientale, mais ne peut parvenir à Lhassa. De 1905 à 1908, il explore le Transhimalaya (il donnera la première description complète de cette chaîne) (...) Il visit[a] aussi l'Iran et la Mésopotamie en 1885, puis le Turkestan en 1890-1891 » (Larousse).

Autres exemples : **John Muir** (écossais, limitant pour la protection de la nature), **Isabelle Eberhardt** (exploratrice et écrivaine suisse, 19^e s. dont nous avons parlé pour la carte du goum), **Ella Maillart** (exploratrice suisse du 21^e s. ayant parcouru l'Asie – Russie, Chine, Inde, Iran appareil photo à la main).

De nos jours : l'activité de l'**Urbex** mérite aussi d'être associée à ce type de marche explorative. De fait, le nom urbex vient de : *urbs-urbis* (la ville) + *ex* pour exploration. Bien des chaînes YouTube sont consacrées à ces explorations urbaines. Petit à petit, ce mot a néanmoins changé de sens : l'urbex désigne moins de l'exploration urbaine que l'exploration de lieu abandonnés ou dégradés en général.

Dans les explorations plus médiatisées sur les plateformes de vidéos, on peut citer l'expédition de **Seb** (dit Seb la frite) en Papouasie. Sa démarche, bien que plus encadrée et guidée qu'auparavant, relève pour une part de l'exploration. Sous des météo moins tropicales, on peut aussi se demander si le **hors-piste**, en ski, ne peut pas être considéré comme une sorte d'exploration. On sort des sentiers battus, on se dépasse, on jouit d'une large liberté et d'une forme d'euphorie de l'inconnu.



Faire les CENTS PAS

En anglais, « faire les cents pas » se dit « pace around » (pace = le rythme, l'allure, le pas ; around = autour, idée de circulation, de cercle). Cette traduction ajoute une dimension circulaire (il est vrai qu'on ne fait rarement les 100 pas tout droit !). C'est donc une des rares marches où le périmètre est d'emblée restreint. Souvent, celui qui fait les cents pas a la tête chargée, est tracassé ou a du moins énormément à penser. C'est une manière d'essayer de mettre les choses au clair – ou bien de faire passer le temps, comme au téléphone, certes ! On fait les cent pas car une idée nous habite et doit germer, mûrir en nous. **Michel Serres** serait sans doute d'accord avec cette idée lorsqu'il écrit qu'on « pense avec les pieds ».

En guise de philosophe faisant les cent pas – bien que j'en pense qu'il nous arrive à tous et toutes de le faire – on peut citer le philosophe Protagoras qui, dit-on, enseignait en faisant les 100 pas... peut-être avez-vous un professeur qui en fait autant ! « Les raisonnements de **Protagoras** (philosophe grec, +- 450 ACN) ne sont que sophismes destinés moins à la poursuite de la vérité qu'à l'éblouissement de l'auditeur ? Pas étonnant, il enseigne en faisant les cent pas, sans jamais parvenir à un but »¹³. Roger-Pol Droit évoque aussi **Aristote** (philosophe grec, 350 ACN) qui, lui, était surnommé le « péripatéticien », c'est-à-dire celui qui « se promène

¹³ Recension de Victorine De Oliveira, 26 octobre 2016. En ligne : <https://www.philomag.com/livres/comment-marchent-les-philosophes>

autour ». Ce dernier « explore les rouages de la bipédie et les ressorts de la logique et se dote d'un savoir encyclopédique, étymologiquement circulaire, comme son itinéraire »¹⁴.



MARCHE BLANCHE (et autres marches commémoratives)

Marche blanche est à l'**origine** le nom d'un mouvement de protestation des parents des victimes né à la suite du dessaisissement du juge Connerotte qui enquêtait sur l'affaire Dutroux en Belgique et avait arrêté plusieurs pédophiles. La naissance de ces démonstrations publiques remonte au 20 octobre 1996. À l'époque, plus de 350 000 personnes dont parmi eux des parents d'enfants disparus défilaient dans les rues de Bruxelles en mémoire des victimes du pédophile Marc Dutroux (Wikipédia).

Depuis lors, c'est devenu une sorte de fait ou **phénomène de société** : « Le 27 octobre 2013, à Bois-d'Arcy (Yvelines), une marche blanche a eu lieu en mémoire d'une jeune femme assassinée. Le 30 novembre, 700 personnes ont participé à une marche blanche dans la petite ville de Livron, dans la Drôme, pour apporter leur soutien à la famille de deux enfants tués par leur père. Quelques jours plus tard, plus de 10 000 personnes étaient présentes lors de la marche silencieuse qui se déroula à Échirolles (dans la banlieue de Grenoble), en mémoire de Sofiane et de Kevin, deux jeunes gens lynchés par des membres d'une bande voisine. À Millau (Aveyron), le 7 décembre, près de 3000 personnes, soit le septième de la population totale de la ville, ont rendu hommage à une jeune fille de 14 ans poignardée par un forcené. Le 13 décembre, 2000 personnes (un habitant sur 6) se sont rassemblées dans la petite ville de Woippy (Moselle) pour rendre un dernier hommage à un directeur d'école sauvagement assassiné. Il ne s'agit là que de quelques exemples, presque pris au hasard, de ce qui constitue désormais un véritable fait de société. Chaque week-end, plusieurs marches blanches ont lieu en France »¹⁵.

Dans une moindre mesure, ces marches peuvent rappeler certaines marches historiques et commémoratives comme celle de la **défaite des 600 Franchimontois**, à Liège, en 1468 qui est encore commémorée de nos jours, tous les 5 ans à Theux. Cette année, elle a eu lieu le 23 septembre : les franchimontois ont parcouru plus de 30km à pied, de Franchimont au sommet des marches de Bueren¹⁶. Dans sa formule contemporaine et relativement folklorique, cette marche est certes commémorative mais elle n'est pas pour autant blanche, bien qu'il y ait eu de nombreux morts en 1468. Pour ce cas particulier, l'amour du folklore et de la culture a sans doute pris le dessus sur la commémoration et le recueillement.

¹⁴ *Idem.*

¹⁵ Article de Ch. Godin : (La marche blanche, un nouveau fait de société, 2014. <https://www.cairn.info/revue-cites-2014-3-page-169.htm>).

¹⁶ Wikipédia : **Octobre 1468**, Charles le Téméraire assiège la ville de Liège avec une armée considérablement plus puissante que l'armée liégeoise. Après plusieurs vaines tentatives de combattre les envahisseurs, Gossuin de Streel et Vincent de Bueren, deux chefs de guerre liégeois, mettent sur pied une opération nocturne dont le but est d'atteindre le Duc dans son propre camp sis au sommet de la colline de Sainte-Walburge. Ils réunissent quelques centaines d'hommes dont la majeure partie est issue du pays de Franchimont¹ et se lancent dans la nuit du samedi 29 octobre. Leur tentative se solde par un échec et ils sont presque tous massacrés. À la suite de cette expédition audacieuse, Charles le Téméraire décide d'en finir avec les Liégeois. Le lendemain, dimanche 30 octobre et malgré la trêve dominicale à laquelle le Duc est très attaché, il lance ses troupes sur la ville mosane. Cet épisode est relaté dans le sac de Liège. Le 3 novembre, décidé à se venger des audacieux qui ont tenté de le tuer, le Duc se déplace personnellement au pays de Franchimont. Il y reste une semaine au cours de laquelle ses troupes de mercenaires mettent le pays à feu et à sang en commettant meurtres, viols et rapines.



LA FUGUE

Définition CNRTL : Action de fuir, de s'enfuir. Sens psychopathologique : Impulsion morbide qui pousse un individu (généralement un enfant ou un adolescent) à quitter son milieu social, familial, et à partir souvent sans but et à l'aventure.

À la différence du vagabondage, le fugueur est mu par une volonté de quitter un lieu, de **fuir**. Ce n'est pas une pure errance, c'est une échappée. On l'associe souvent à des individus qu'on infantilise. À celles et ceux dont on décide de la place et qu'on ne veut pas voir bouger : les enfants dans leurs maisons ou leurs écoles ; les personnes âgées en maison de repos ; des femmes ou hommes battus dans leur foyer, etc. De fait, les enfants ne sont pas les seuls qu'on infantilise...

On peut citer un cas particulier (voire limite) de la fugue : que dire en effet de ces « **malades de l'Alzheimer** » qui s'enfuient de l'hôpital et vagabondent comme des âmes mortes dans les villes jusqu'à ce que la police les rattrape. La merveille de la marche (...) se transforme alors en une pérégrination sans but et maudite comme si l'on fuyait un poursuivant qui nous rattrapera inmanquablement » (Pascal Bruckner). Le malade de l'Alzheimer fuit-il consciemment, sait-il qu'il fuit ou est-il plutôt perdu ? Peut-on vraiment parler de fugue face à de tels troubles ?

On peut faire un lien avec la figure du **vagabond**, défini dans le CNRTL comme : « (Enfant, adolescent mineur) qui fait l'école buissonnière, qui fait des fugues, qui rompt les liens familiaux et sociaux pour errer seul ou avec une bande organisée ». Historiquement, enfant fugueur et enfant vagabond tendaient à se recouvrir.

Dans l'Histoire de la philosophie, on peut prendre l'exemple de **Jean-Jacques Rousseau** (philosophe suisse du 18^e s.) qui est devenu vagabond après avoir été fugueur dans un premier temps, moment déterminant dans sa jeunesse. Las de l'apprentissage des métiers que son père le forçait à suivre auprès d'un artisan graveur, alors âgé de 16 ans, Jean-Jacques décide de sortir de Genève pour prendre l'air. À son retour, il trouve les portes de Genève closes (à cette époque, on fermait parfois les villes pour les protéger). Faisant de mauvaise fortune bon cœur, la fugue le met sur la voie de la vie vagabonde (mais libre) qu'il ne quittera plus.



Le WALKING WORKER ou WORK-PADDER.

Nouveauté moderne et capitaliste : le tapis de marche pour bureau est symptomatique de notre époque dans laquelle le travail occupe une large place, une large plage de nos journées. Les journées de travail s'allongent. La position assise s'éternise et ruine l'endurance et le dos de bien des individus rivés à leurs bureaux et à leurs écrans. Fort heureusement, on peut compter sur les ingénieurs pour fournir au (télé-)travailleur un outil destiné à son bien-être sans altérer son efficacité au travail : le workpad, tapis de marche à glisser sous son bureau pour marcher sans cesser de travailler, d'enchaîner les visioconférences, etc. À la différence du tapis de course, ce tapis ne peut dépasser 5 à 6 km/h. Il est spécifiquement conçu pour un usage au travail.

Question : en quel sens est-ce encore de la marche ou non ? Comme les cent pas, la marche du work-padder se fait sur un périmètre très réduit, à peine plus d'un mètre sur place... Mais combien de kilomètres parcourons-nous tous et toutes si nous marchions lorsque nous apprenons / travaillons / lisons ? Pesons donc le bon et le moins bon de cette invention...



Le développeur mobile **Benoît Pereira de Silva** a poussé le vice : « Il développe des applications mobiles pour ses clients, à 42 ans c'est un freelance expérimenté, mais il travaille également de manière "ultra-mobile" en marchant à travers les Cévennes avec un bureau mobile et portable qu'il a lui-même conçu. L'idée peut paraître saugrenue, mais Benoît la défend comme un activiste du mouvement. Depuis plus d'un an, il transporte son bureau avec lui et tout le matériel, lourd, qui va avec : 50 kilos d'ordinateurs et de moyens de programmation, dont la moitié est transportée dans une remorque équipée d'un panneau solaire pour fournir l'électricité », écrit Fabrice Mazoir dans sa présentation de de Silva¹⁷.

À ma connaissance, il n'y a pas encore de philosophe work-padder qui soit rentré dans l'histoire... Mais peut-être y en aura-t-il bientôt !



LE COUREUR par Guillaume BLANC¹⁸

Symptôme d'une société hyper-mobile, mais pas que, la course relève de la méditation philosophique, nous dit le philosophe français contemporain **Guillaume Blanc**. Celui-ci s'avoue déçu et frustré : « Les philosophes ne traitent jamais de la *course* à pied. Déjà les Grecs faisaient l'éloge de la tortue marcheuse, mais disqualifiaient le vaillant Achille pris dans la folie de ses enjambées... ». Il nuance d'ailleurs l'idée selon laquelle la course serait forcément le symptôme de notre modernité où tout doit aller vite. Non, par forcément... Le coureur est toujours plus lent que le conducteur de voiture, dit Blanc ! De fait, « le coureur se situe dans la vitesse, dans les flux mais il essaye d'en faire quelque chose, quitte à ralentir le rythme de la vie aussi. Quand on court à douze kilomètres/heure, on est déjà dans une épreuve de lenteur paradoxale, par rapport aux voitures qui vous doublent. C'est donc pourquoi il serait absurde de penser la figure du coureur comme le décalque de ce monde hyper mobile ».

Malgré tout, comme en témoigne notre sujet du jour et la plupart des types de marcheurs abordés, « le philosophe s'est [longtemps] méfié de son état de corps [et a surtout] cherché à l'appivoiser. La marche, c'était une possibilité d'être dans son corps, sans trop l'être non plus. Dans la course, au contraire, **le corps est prépondérant**. Il peut ou il ne peut pas », écrit Blanc. Et c'est précisément cela qui l'intéresse dans la course et que la marche ne prend pas vraiment en compte.

Autre point qui intéresse Guillaume Blanc, c'est ce que la course fait au lieu où elle se déroule. C'est notamment flagrant dans les joggings collectifs et organisés, dans les marathons, etc. La course **travaille sur son espace**. « On court dans un espace qui n'est pas destiné à la course, initialement. La ville est faite pour les voitures. Pour les piétons éventuellement. C'est cela aussi qui m'intéresse dans les courses organisées, les marathons ou les semi-

¹⁷ Article de Fabrice Mazoir, « Travailler en marchant, une idée pas si folle » (26/12/14). En ligne : <https://www.helloworkplace.fr/travailler-en-marchant/> (consulté le 07/10/23).

¹⁸ Cette partie est inspirée de l'entretien avec Guillaume Blanc, mené par René Greusard : Un philosophe réhabilite le jogging : « Je cours donc je suis » (17/11/16 pour l'Obs). En ligne : <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-apres-quoi-tu-cours/20121018.RUE3145/un-philosophe-rehabilite-le-jogging-je-cours-donc-je-suis.html#:~:text=Pour%20Guillaume%20Le%20Blanc%2C%20courir,d'une%20soci%C3%A9t%C3%A9%20hyper%20mobile.&text=Le%20philosophe%20Guillaume%20Le%20Blanc,%C2%AB%20Courir%2C%20m%C3%A9ditations%20physiques%20%C2%BB> (consulté le 07/10/23) et toutes les citations qui suivent pour ce point.

marathons. C'est qu'à un moment donné les voitures ne passent plus. La ville se voit réordonnée par cette hallucination collective qu'est la course. Une épreuve que chacun vient disputer, non pas pour la gagner, mais pour ressentir dans son corps ce que les autres à côté de soi ressentent. On est à la fois seul et avec d'autres. C'est ce que recherchent les coureurs pendant les courses, cette expérience de la meute ».

Certains penseurs s'opposent à cet éloge de la course et privilégient la lenteur de la marche. On peut parler aussi de **Peter Handke**, écrivain et dramaturge du 21^e siècle, Prix Nobel de Littérature. Celui-ci critique les coureurs qui, « surgissant en pleine nature dans leurs habits fluos, (...) ne s'arrêtent jamais pour regarder la nature ». Coureur aveugle et sourd – le plus souvent délibérément par son casque de musique – traverse la nature sans la voir. Handke privilégie plutôt la posture du marcheur, certes plus lent mais plus attentif à la nature, ayant la « patience des chemin », restant ouvert au monde.

On trouve l'avis inverse chez l'écrivain britannique du 21^e siècle, **Alan Sillitoe**. Pour lui, le coureur est un des rares à savoir se vider la tête et s'envoler (critique du philosophe qui pense trop, même en marchant). Pour lui, la course permettrait de jouir du pur fait d'exister. Au contraire, il perçoit la marche comme exercice solipsiste qui enferme dans des ruminations.

On ne peut évidemment pas parler de course à pied sans penser au besoin de **performances** et de dépassement. Se dépasser soi-même ou dépasser les autres. Perdre des calories, dépasser son record de km ou de km/h. C'est une dimension qui ressort bien plus dans la course que dans la marche en raison de **l'intensité** cardiaque qu'elle requiert. Elle rejoint par contre l'ascension, le fait de faire de la marche en altitude : ce type de mouvement exige une sorte de performance sportive – ou du moins plus apparemment sportive que la simple marche à pied.

D'autres marches pourraient encore être évoquées mais n'ont pas été détaillées ici : les pistes détaillées ci-dessus et encore évoquées ci-dessous ne sont d'ailleurs pas à imposer au groupe à animer. L'idée est que le groupe lui-même prenne le temps de développer un maximum d'idées au sujet des cartes piochées ou au sujet de celles qu'ils et elles imagineraient pour améliorer le jeu de carte actuel. Ce document a pour seule vocation d'aider et d'inspirer les animateurs et animatrices dans leur pratique. Nous le disions, il faut être ouvert.e.s aux suggestions des participant.e.s, aux idées de dernières minutes, aux pistes inexplorées... comme celles-ci que je n'ai pas eu l'occasion d'intégrer au jeu :

- **La première marche, de l'enfant** : première de toutes, elle manifeste la tendance de l'homme à la verticalité. Elle est le signe d'un développement humain sain et est le plus souvent accueillie et vécue avec fierté. Cette fierté de la verticalité dure ou, du moins, tend à manquer lorsque l'âge voult les corps.
- **La chasse** : quand on traque une proie, qu'on la piste selon les traces qu'elle a pu laisser à notre disposition. C'est une forme de quête. On sait ce que l'on cherche mais on ne sait pas exactement où on le trouvera – bien qu'on puisse s'en faire une petite idée en se renseignant sur l'espèce chassée. La marche est mue par une dynamique de possession. Elle requiert un certain équipement et des compétences.
- **La marche zen du Kinhin** : moments de marche très lente au rythme de la respiration entre des temps de repos en position assise. C'est une méditation marchée qui n'a pas pour seul but de vider l'esprit, elle entend aussi permettre au sujet de vivre une véritable expérience spirituelle.
- **À vous de compléter la liste !**

Conclusion

Le but de cette animation était de travailler la compétence philosophique de conceptualisation et la notion de marche d'un point de vue philosophique. Mais, plus largement, l'idée était aussi de proposer une variante de l'exercice ricoeurien du « voir comme » : non plus voir mais « **marcher comme** », tenter d'autres manières de faire, découvrir d'autres lieux, embrasser d'autres raisons de se mouvoir, d'autres sensations de marche. En philosophie, l'exercice qui consiste à se mettre à la place de quelqu'un d'autre a de nombreuses vertus : il évite de se figer dans une posture personnelle non-interrogée, dans une certitude trop ancrée. Alors dans ce monde dont on dit qu'il tourne trop vite, pour que tout ne tourne pas toujours autour de soi, tentons de « marcher comme » un flâneur, un fugueur, un zombie. Vivons l'ascension, la course ou le vagabondage en se rappelant les trois questions d'où nous partions : « où, comment et pourquoi marcher ».

Noëlle DELBRASSINE.